

Sous le masque de la bête

à propos de "Beauty and the Beast"

Un petit village français, à la fin du 18e siècle. Belle, la bien-nommée, est une aimable jeune fille, sensible et imaginative, qui passe ses journées à lire et relire des contes de fées. Rêvant d'une existence moins "provinciale" et moins prosaïque, elle repousse obstinément les avances de Gaston, bellâtre musclé et vaniteux. Un jour, son père, inventeur farfelu et impécunieux, doit se réfugier dans un château hanté pour échapper à une meute de loups. Irrité par son intrusion, le maître des lieux, une Bête gigantesque et terrifiante, le jette dans un cachot. Pour sauver son père, Belle accepte de prendre sa place. Résignée à une vie de captivité, elle ignore que se cache sous le masque de la Bête un séduisant Prince que seul l'amour peut arracher à sa triste condition.... (extrait du synopsis du film de Gary Trousdale et Kirk Wise, produit par Walt Disney Pictures)

Dans son célèbre ouvrage "The uses of enchantement" (1), Bruno Bettelheim estime qu'aucun conte n'a connu autant de variations de par le monde que celui de la Belle et la Bête! Innombrables sont en effet les histoires dans lesquelles l'un des protagonistes - généralement le personnage masculin - est condamné à vivre sous l'apparence d'un animal ou d'un monstre hybride mi-homme mi-bête et ne retrouve sa forme humaine que lorsqu'il est sincèrement et profondément aimé par une jeune fille.

L'interprétation de ces récits paraît assez simple. "La bestialité, c'est évidemment le symbole de la sexualité à l'état brut, les forces de l'instinct débridées, débarrassées de toute contrainte sociale." (2) Le premier de la lignée de ces Bêtes ne fut-il pas d'ailleurs Eros lui-même? Dans son "Amor (Eros) et Psyche", l'écrivain alexandrin Apuleius décrit, au 2e siècle après Jésus-Christ, l'histoire de Psyche, sacrifiée à un monstre hideux et enfermée dans un château où toutes les nuits elle reçoit la visite d'un homme sans qu'elle n'ait jamais le droit de le voir. Jalouses, les soeurs de Psyche racontent à celle-ci que son amant est un être répugnant et lui ordonnent de le tuer.

Psyche enfreint alors l'interdit et découvre Eros sous les traits d'un beau jeune homme. Pour la punir, le jeune dieu la chasse et Psyche, repentante, doit traverser toute une série d'épreuves avant de le retrouver. Finalement, ils se marient et l'enfant qui naît de cette union reçoit le nom de Voluptas.

Deux éléments distinguent cette histoire de toutes les autres qui, du conte du grand méchant loup au mythe de Dracula, décrivent pareillement la sexualité sous un aspect bestial ou monstrueux. Dans "Amor et Psyche" comme dans les versions successives de "La Belle et la Bête", la jeune fille finit en effet par surmonter sa peur et son dégoût et apprend à aimer la "Bête" qui perd alors son apparence repoussante. C'est aussi l'un des rares contes qui laisse au personnage féminin la majorité des initiatives et fait de la femme la partie agissante qui traverse les épreuves et fait avancer l'histoire.

D'après Marina Warner, qui a consacré un intéressant article au sujet dans la revue anglaise "Sight and Sound" (3), il n'est donc pas étonnant que l'histoire de la Belle et la Bête ait depuis toujours attiré les écrivains femmes. Au 18e siècle, Madame de Villeneuve, puis Madame de Beaumont ont contribué à la fixer dans sa forme actuelle et le scénario de la version Disney, actuellement sur les écrans luxembourgeois, est signé Linda Woolverton. Toutefois, comme tout conte, celui-ci a évolué au cours des siècles. A l'époque des mariages arrangés, Madame de Villeneuve militait pour le droit de choisir son époux selon son coeur et faisait le procès de l'Ancien Régime décadent, tandis que Madame de Beaumont prêchait au contraire la résignation et apprenait aux jeunes filles qu'un mari imposé et à priori peu séduisant pouvait cacher des trésors de tendresse.

Dans la version Disney, ce problème du choix de l'époux se pose également puisque Belle est courtisée par Gaston, sorte de play-boy de village, stupide et méchant. Le père de Belle ne s'en méfie pas, mais la

**La bestialité,
c'est
évidemment
le symbole
de la
sexualité à
l'état brut, les
forces de
l'instinct
débridées,
débarrassées
de toute
contrainte
sociale.**

WALT DISNEY
PICTURES présente

la Belle et la BÊTE

jeune fille n'est pas dupe. Même si, comme dans d'autres versions du conte, elle refuse en premier lieu de se marier pour ne pas laisser son père seul, elle sait aussi que jamais Gaston ne lui offrira la vie dont elle rêve. C'est que Belle a des ambitions inhabituelles pour une héroïne de Disney: elle s'ennuie dans sa province où personne ne comprend ni ne partage son goût pour la lecture, et elle se préoccupe comme d'une guigne de ce Gaston visiblement analphabète qui lui promet pour tout avenir six enfants et des journées entières dans la cuisine.

Intelligente et courageuse, la Belle de Disney est une jeune fille moderne, même si l'histoire est censée se passer au 18^e siècle, par référence au conte de Madame de Beaumont. Aussi n'est-ce pas, comme dans les versions précédentes du conte, le père, farfelu et naïf que Belle maternelle plus qu'il ne la protège, qui décide - fût-ce contre son gré - de "donner" sa fille à la Bête, mais c'est Belle elle-même qui se rend au château où son père est prisonnier et propose l'échange à la Bête. Autre variante importante: alors que dans le film de Jean Cocteau, sorti en 1946 ("La Belle et la Bête"), la Bête, noble et courtoise, doit peu à peu apprivoiser la Belle qui apprend à ne plus se méfier de son apparence répugnante, ici, ce n'est pas tant Belle qui change au cours de l'histoire mais c'est la Bête qui apprend à se conduire en gentleman, à demander au lieu d'ordonner et à respecter la jeune fille. Dès lors, Belle ne peut évidemment qu'être attirée par cet homme sensible et lettré qui lui ouvre la porte d'un univers autrement plus riche et fascinant que les gars de son village.

Belle civilise donc la Bête qui peut, à la fin, retrouver son aspect humain. Pour se faire accepter par la femme, la Bête a dû modérer son désir, brutal et bestial à l'origine, adjoindre l'âme (n'oublions pas que la première Belle s'appelait Psyche!) et des sentiments complexes au simple instinct qui l'animait jusque-là, bref, réinventer l'amour romantique pour séduire Belle. Dans la version Disney, l'héroïne semble tout à fait satisfaite du résultat mais ce n'est pas toujours le cas chez d'autres auteurs. Dans le film de Cocteau, la Bête meurt et revit sous les traits de Jean Marais. Seulement, ce prince charmant, lisse et fade, "ne peut faire oublier la chaleur fourmillante et érotique du mufle de la Bête" (4). "Mais qu'avez-vous la Belle, dit le prince à la fin du film, on dirait que vous regrettez ma laideur". Cette fin a fait taxer le film de conte immoral puisqu'il semble donner raison

aux jeunes filles qui préfèrent au mariage de raison avec le prince charmant l'aventure ambiguë avec la Bête.

Le cinéma a d'ailleurs toujours fait preuve d'une nette prédilection pour ce dernier cas de figure. Les héroïnes troublées par des monstres de toutes sortes et de tout poil sont légion dans l'histoire du cinéma. Le plus célèbre exemple est évidemment celui de "King Kong", monstre gigantesque mort d'amour, ce que confirme la dernière phrase du film: "T'was not the aeroplanes, t'was Beauty killed the Beast". Et l'on sent bien alors que la Belle a un petit pincement au coeur, d'ailleurs partagé par les spectateurs (et les spectatrices!). L'un des héritiers directs de King Kong fut Tarzan, singe nu mais singe tout de même! Fortement gommé dans les adaptations précédentes, cet aspect est très accentué dans le récent "Greystoke" de Hugh Hudson où l'on voit une jeune fille anglaise bien élevée se livrer sur un lit à des jeux pour le moins étonnants avec un Tarzan à peine civilisé qui grogne, hume et mordille. Les films de loups-garous, de même que le très beau "Company of wolves" (1984) de Neil Jordan fonctionnent sur le même registre, ainsi que le mythe de Dracula, personnage certes humain mais qui peut prendre la forme d'un animal (chauve-souris ou loup) quand il le désire. Quelle que soit l'issue (généralement tragique) de ces films, il est évident que les héroïnes sont toujours attirées par ces "Bêtes" et se donnent souvent à eux avec une certaine volupté.

Cette représentation pour le moins ambiguë de la sexualité féminine a évidemment attiré la foudre des féministes qui y voient volontiers une sublimation du viol et une justification du harcèlement, sinon des violences sexuelles. Aussi n'ont-elles guère apprécié "La Bête" (1975) de Walerian Borowczyk dans lequel un monstre en rut, ressemblant vaguement à un ours et nanti d'un phallus gigantesque, se lance à la poursuite d'une demoiselle qui finit par se laisser rattraper pour se prêter de bonne grâce au désir de la Bête. Loin de ces simplifications un peu naïves imaginées par les hommes, Marina Warner cite des ouvrages de femmes comme ceux de la surréaliste Leonora Carrington qui, de 1937 à 1941, a traité le sujet à plusieurs reprises, ou ceux d'Angela Carter, auteur du "Company of wolves" cité plus haut, qui l'a également repris sous différentes formes.

Il va de soi que nous nous sommes là considérablement éloignés du dessin animé de Disney qui, s'il adopte un point de vue moderne, reste tout de même assez sage et gomme, dans la mesure du possible, tout aspect sexuel. Il n'empêche que la Bête y est un être certes effrayant mais attachant, certainement l'un des personnages masculins (si l'on peut dire) les plus convaincants de tous les dessins animés réalisés dans les studios Disney. Walt Disney lui-même avait d'ailleurs abandonné l'adaptation du conte parce qu'il le jugeait trop sombre, trop éloigné de l'atmosphère généralement bon enfant de ses productions!

Viviane Thill

(1) "The uses of enchantement" de Bruno Bettelheim, Alfred A.Knopf, Inc., New York, 1975.

(2) "Le sexe à l'écran" de Gérard Lenne, éd. Henri Veyrier, 1978.

(3) "Beauty and the beasts" de Marina Warner in Sight and Sound, octobre 1992.

(4) "La Belle et la Bête de Jean Cocteau" de Jean-Claude Bonnet

**Intelligente
et courageuse, la
Belle de
Disney est
une jeune
fille moderne,
même si
l'histoire est
censée se
passer au
18^e siècle.**